



## CHRONIQUES

CARL SCHMITT  
L'enfant et la mer

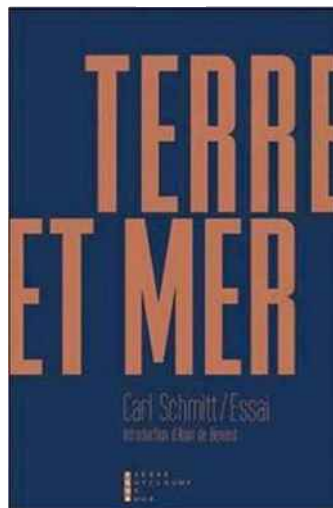
par Dominique DECHERF

**S**I VOTRE ENFANT qui a dix ans et n'a jamais vu la mer vous demande de lui parler de la mer, que lui répondez-vous ? En 1941, un père commence par conter à sa fille une histoire de baleine. Il en trouve une dans la Bible et une autre chez Melville avec *Moby Dick*. La baleine, c'est aussi le signe de l'Empire britannique opposé à l'ours, signe de l'Empire russe. Le père est allemand. S'il n'est pas de Hambourg, de Brême ou du Brandebourg, il n'a pas dû beaucoup rencontrer l'élément marin dans sa vie antérieure. Il a même oublié que c'est la course à l'armement naval qui a créé une hostilité foncière entre Londres et Berlin à partir de l'avènement de Guillaume II en 1890 et précipité la guerre de 1914. Hitler n'était pas marin et a sous-estimé les instruments que l'amiral Doenitz aurait pu lui apporter. Bref ce n'est pas naturellement vers l'Allemagne que l'on se tournerait pour apprendre quelque chose d'original sur la mer.

En revanche, c'est sans doute de ce côté que l'on trouvera la critique la plus radicale d'une civilisation maritime ou, plus explicitement, « liquide ». La longue introduction d'Alain de Benoist tire le texte de l'essai de Carl Schmitt vers cette conclusion. Il n'a pas tort. S'il faut souvent lire entre les lignes, le mépris heideggerien de Schmitt éclate quand il oppose la terre au sens de sol, le « *Heimat* » au « *Hinterland* ». Pour les civilisations portuaires ou côtières, l'intérieur n'est que la matière d'un entrepôt, un dépôt qui ne prend sa valeur que dans l'échange, le commerce. Par le renversement de perspective de la mer vers la terre, la réalité matérielle change de sens. Or, le « *Heimat* » c'est aussi la Patrie enclose dans des limites, alors que la mer ne connaît ni frontières ni limites.

Un « *peuple de bergers* », les Anglais, s'est ainsi mué en « *enfants de la mer* ». « *L'enfant de la mer* » ? deman-

dera votre enfant. Qui est-il ? La réponse est toute prête : c'est le pirate ! Et qu'est-ce que sont les capitalistes sinon des pirates ! Historiquement, à la source de l'enrichissement du royaume de la grande Élisabeth au détriment de l'Espagne, et systématiquement ensuite avec la révolution industrielle.



La mer ne connaît  
ni frontières  
ni limites

Angleterre contre Espagne : il n'y a qu'un pas vite franchi pour opposer protestants et catholiques. Schmitt en bon Allemand apporte les précisions qui sont judicieuses : les luthériens se sont montrés aussi continentaux et « terriens » que les catholiques traditionnels. L'opposition pertinente se situe, dit-il (en 1941), entre puritains et jésuites, qui formeront les deux grandes modalités du mondialisme, autrement dit missionnaire.

Ce « *point de vue sur l'histoire mondiale* » comme le sous-titre Carl Schmitt peut toujours se lire comme une clé de compréhension d'événements aussi contemporains que le Brexit, le retour des États-Unis à un certain isolationnisme insulaire (« la grande île ») ou l'expansion maritime chinoise. La mondialisation

repose sur le transport maritime dans des proportions que l'on ne peut pas vraiment imaginer, sans que ces échanges calculés à la minute près soient jamais interrompus, sauf occasionnellement par quelques pirates résiduels. Notre civilisation de consommation de masse est une civilisation de la mer. Nous sommes dans un monde de flux qui est un élément proprement de la mer où sont immergés d'ailleurs les principaux câbles de communication. Il serait grand temps de délocaliser ou de déterritorialiser notre regard afin de réfléchir sur notre terre depuis la mer et non l'inverse. Nous sommes tous des îles. ■

Carl Schmitt, *Terre et Mer*, éditions Pierre-Guillaume de Roux, avec une introduction de Alain de Benoist et une postface de Julien Freund. 240 pages, 23,90 €.